



HAL
open science

Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi.

Geneviève Pruvost

► **To cite this version:**

Geneviève Pruvost. Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi. : De l'ethnocomptabilité en monde néo-paysan.. Monde Commun, 2021, Comptes de la vie ordinaire, 6, pp.158-173. 10.3917/moco.006.0158 . hal-03511315

HAL Id: hal-03511315

<https://hal.science/hal-03511315>

Submitted on 4 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi.

De l'ethnocomptabilité en monde néo-paysan

Geneviève Pruvost, *Monde commun*, 2021, n°6, numéro sur les Comptes de la vie ordinaire, pp. 158-173

VERSION WORD avant publication

Afin de vérifier sur pièce la viabilité du mode de vie alternatif en zone rurale et d'en renseigner les conditions de possibilité, je me suis lancée en 2013 dans une monographie miniature, en menant de front une enquête par entretien et une enquête ethnocomptable dans la campagne autour du village de Valondes¹, et plus particulièrement, en son sein, sur la vie en yourte de Myriam, Florian et leur petite fille Lola, en me centrant sur l'année 2013 (sur le plan budgétaire). Il ne s'agit pas de rendre compte de la vie d'un réseau ou d'un village, mais de la manière dont un couple de boulangers-paysans « fait village » et parvient à créer ex nihilo une installation pluriactive en boulangerie et polyculture élevage sans ferme, ni étable, en liens étroits avec un réseau d'alternatifs disséminés dans le bocage et les petites villes proches. Florian et Myriam s'adonnent à plein temps à cette démonstration, ils ont sur la carrosserie de leur voiture un autocollant de soutien à la lutte menée dans le bocage nantais à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, mais ils n'ont jamais trouvé le temps de s'y rendre. Ils agissent à partir de leur parcelle de terre, à des centaines de kilomètres de là. Ils ont, pour ne citer que quelques « postes » d'activité, deux vaches, quatre brebis, un potager qui les nourrit dix mois sur douze, un verger planté au moment de leur installation, deux voitures d'occasion, deux tracteurs des années 1950, une cuve de récupération d'eau de pluie de 3000 litres et un petit panneau solaire qui permet de charger l'ordinateur et quelques lampes à led².

Je leur propose d'expérimenter avec moi un dispositif d'enquête ethnocomptable qui me place dans la position de scribe de leurs journées à deux saisons différentes – pour faire trace. L'enjeu n'est pas de prouver que leur mode de vie est viable, puisque cela fait plus de dix ans qu'ils l'expérimentent (si on compte leurs années de voyages et de vie collective sur un terrain autogéré), mais de comprendre ce qui le rend viable. Il s'agit donc de mettre au jour les conditions de possibilité de ce mode de vie, en procédant à une étude de la répartition des forces (humaines, animales, motorisées) par une ethnographie extrêmement dense.

Le contrat moral passé avec Myriam et Florian repose sur le fait que ma description de leurs manières de faire soit transmissible aux néophytes : ma recherche doit expliquer les ressorts de leur mode de vie minoritaire au grand monde (ce qui marche et ne marche pas). L'idée n'est pas de fournir un livre de recettes, mais bien de décrire un cas pratique, qui ne sera jamais duplicable telle quel. S'opère une congruence entre la recherche monographique et le projet politique que portent les alternatives écologiques investiguées : il s'agit bien d'ajuster son mode de vie aux ressources humaines et non humaines de son environnement proche.

Puisque l'enjeu est de décortiquer les arcanes d'un mode de vie singulier, l'anonymisation des données peut sembler contradictoire. Elle est pourtant fondamentale, en raison du caractère identifiant des chiffrages et la vulnérabilité de ce monde social – dont l'hétérodoxie se trouve dans la ligne de mire des administrations, des contrôles de police et de certains voisins, épidermiquement hostiles aux néo-hippies. Myriam et Florian affirment pourtant n'avoir rien à cacher. La seule crainte clairement exprimée sur l'objectivation de leur mode de vie concerne un tout autre sujet : est-ce que cette recherche ne va pas révéler des

¹ C'est un nom d'invention. Pour des questions d'anonymat, le département ne sera pas communiqué.

² Geneviève Pruvost, « Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte », *Revue des politiques sociales et familiales*, 2016, n°123, p.1°105-119.

secrets professionnels, permettant à n'importe qui de s'improviser boulanger et paysan – laissant accroire que c'est simple ? Si trop de gens deviennent boulangers, qui achètera leur pain ? Cette appréhension d'une concurrence immédiate *via* la simplification en mode d'emploi de manières de faire artisanales est constante dans les alternatives investiguées.

Cette crainte s'est posée de manière exacerbée dans une autre enquête que je mène parallèlement dans le secteur de l'écoconstruction et des militant.e.s qui œuvrent pour la promotion, diffusion de la construction en « terre crue » - promotion à laquelle participe activement Alain Marcom³ : est-il stratégique d'écrire les règles professionnelles d'une technique de construction artisanale multiséculaire ? Faut-il donner les proportions exactes de dosage de matériaux, sachant que ce dosage varie suivant une hygrométrie ambiante, le caractère plus ou moins argileux, limoneux et sablonneux de la terre et qu'une même parcelle peut contenir plusieurs types de terre ? Pourquoi des artisans prendraient-ils le risque de formaliser leur savoir-faire et de se le faire voler par des groupes industriels qui ne se préoccupent ni de questions environnementales, ni de la transformation de l'art de la maçonnerie (en capacité d'évaluer des bonnes terres à bâtir) en assemblage de matériaux préfabriqués ? Le chiffrage est une donnée sensible, qui tend à donner l'illusion de recettes simples, alors que pour les alternatifs rencontrés (qui s'opposent au développement durable et au capitalisme vert), le chiffrage indique des ordres de grandeur, qui sont à ajuster *in situ*.

Comment éviter la sacralisation du chiffrage (pris, si on peut dire, pour argent comptant) et répondre à cette injonction, tout à la fois scientifique et issue du terrain lui-même, à ne pas écrire une vie-mode d'emploi ? La restitution du foisonnement et de la complexité des données collectées permet de déjouer l'entreprise de simplification ; seront examinées dans cet article les pratiques comptables du couple, leur emploi du temps ainsi que la coordination de leurs postes d'activité. Mais avant, il convient de faire un détour pour expliquer le moment clé de ce changement d'échelle d'observation.

De l'étude de la quotidienneté à l'ethnocomptabilité

Durant mes enquêtes précédentes commencées en 2011, le recueil systématique de récits de vie parmi les néo-paysans et les néo-artisans a, certes, permis de saisir des bifurcations biographiques récurrentes et d'établir des différences générationnelles, régionales, sociales, mais *quid* de la fabrique de la vie quotidienne, au jour le jour ? Selon la définition qu'en donne le sociologue Henri Lefebvre⁴, la quotidienneté n'est en effet pas une sphère à part de l'existence, mais un mode d'attention au monde qui permet de baisser la garde et d'entrer dans une certaine routine, sans pour autant être voué à la répétition. C'est dans l'ornière de la quotidienneté que s'élabore le changement social, avec des sédimentations qui permettent de tester des formes de vie nouvelles.

Parmi les multiples méthodes que Lefebvre propose pour procéder à une sociologie « critique de la vie quotidienne », il invite à épuiser les événements d'une journée dans la vie d'un individu⁵ afin de sortir de l'approche parcellaire, qui isole des sphères (privées, publiques) et des secteurs d'activité, pour accéder à la perception du continuum et de l'entrelacs. L'échelle de la journée s'est avérée particulièrement adaptée à la vie alternative de néo-paysan.ne.s et néo-artisan.e.s dont le credo est de faire de leur vie quotidienne une démonstration exemplaire : le labeur peut être tout à la fois une œuvre et une action politique.

³ Voir la rubrique « prise de parole » dans ce numéro.

⁴ *Ibid.*, p. 51.

⁵ Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne I*, Paris, L'Arche, 1958, p. 210.

En 2012, je découvre l'enquête ethnocomptable d'Alain Cottereau et de Moktar Marzok⁶, au moment même où je commence à voir les limites de l'enquête biographique et multisites pour saisir les pratiques quotidiennes. Nous créons en 2013 un atelier d'ethnocomptabilité qui permet de discuter collectivement la robustesse des modalités d'enquête et les manières les plus adaptées de restituer les résultats⁷. Le pari du dispositif ethnocomptable est en effet d'être tout à la fois pleinement adapté à un terrain singulier, tout en se fixant un questionnement commun, permettant de procéder à des comparaisons avec d'autres terrains d'enquêtes. Pour ce faire, les techniques de collecte et les techniques de visualisation des matériaux recueillis sont multipliées et diversifiées, afin d'atteindre une certaine exhaustivité et de donner à voir le nuancier des possibles explorés et inexplorés (tant par les acteurs que par les enquêteurs). Prendre des notes précises pour proposer un récit ethnographique intégral par le biais d'un journal d'enquête réécrit, recueillir des renseignements chiffrés qui correspondent au type de chiffrage convoqué par les personnes investiguées, faire des récits de vie avec les personnes rencontrées et leur entourage de sorte à comprendre comment s'organise la vie collective et en tirer des graphes de réseaux, synthétiser l'information par des tableaux qui mettent en regard du temps, des sommes d'argent, des lieux, des provenances, des gens, des évaluations qualitatives variées, c'est se donner une chance de maintenir l'épaisseur et la densité de ce qui est observé.

En quête d'une introuvable comptabilité

La première étape a été de découvrir s'il existait des carnets de comptes, des bilans, des inventaires qui fourniraient une première base. En dehors des impôts payés en tant qu'auto-entrepreneurs sur le chiffre d'affaire de la vente bihebdomadaire de pain au levain, cuit au feu de bois, et les factures de farine et de graines bio, exigées par le label bio Nature & Progrès, Myriam et Florian ne sont pas des adeptes de la comptabilité quotidienne et des traces écrites. Les comptes de la ferme tiennent dans un petit carnet elliptique qui présente les gains de la vente de poulet, de pots de miel, d'œufs et de fraises par mois depuis 2011, sachant que selon les mois, des postes sont agrégés du type « œufs, fraise » ou « bois, miel ». L'exactitude des gains par type de production et la possibilité de comparer les gains selon les saisons n'est pas l'objet de ce carnet. L'enquête montre par ailleurs que Florian fait des ventes qu'il ne pense pas à faire reporter à Myriam dans le carnet.

Que ce soit pour la ferme ou pour la boulangerie, ce carnet de compte n'a pas vocation à proposer une comptabilité en partie double avec les gains et dépenses pour chacun de ces postes afin d'avoir les gains moins les frais déduits. Pour le dire clairement, tout est compté en bénéfice de vente, ce qui est une manière optimiste de considérer l'activité. C'est en soi un résultat : tout se passe implicitement comme si Florian et Myriam n'avaient pas besoin de déduire l'ensemble des coûts de fabrication du pain pour connaître l'amortissement de leurs travaux de réfection du fournil. Les résultats de l'enquête montrent qu'il leur importe peu de savoir si leurs expériences fromagères ou céréalières leur font perdre ou gagner de l'argent, l'essentiel est que l'ensemble des postes de la ferme s'équilibre. Myriam et Florian ne se préoccupent pas davantage d'évaluer le nombre de kilos de légumes récoltés, le litrage de la traite des vaches et des chèvres, et la quantité d'œufs collectés (sinon en termes de hausse et de baisse selon les saisons). Ils sont à l'inverse très au fait du prix de la terre, des coûts

⁶ Alain Cottereau, Moktar Marzok, *Une famille andalouse. Ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Paris, Bouchène, 2012.

⁷ Ce numéro de *Monde commun* et celui de la *Revue des politiques sociales et familiales* (2016, n°123) réunissent une grande partie des monographies qui ont été discutées dans l'atelier qui a pris la forme en 2018 d'un séminaire, co-animé par Stéphane Baciocchi, Pierre Blavier, Alain Cottereau, Erwan Lemener, Anne Lhuissier, Marie-Paule Hille et moi-même à l'EHESS.

d'installation en habitat léger et des frais d'essence. Ces modalités de comptage -tantôt à la louche, tantôt précis- ainsi que leur cumul -permettant d'éviter la banqueroute, et même de faire des petites économies- sont autant d'énigmes à élucider. Pour mieux comprendre la spécificité des pratiques comptables de Myriam et Florian, il est important de les resituer parmi d'autres possibles dans leur monde de référence.

Florian m'aiguille vers son mentor, Pierrot, éleveur et fromager, au bord de la retraite, qui perpétue la tradition du livre de raison, consistant à noter sur un agenda, jour après jour, les transactions et activités, afin de prendre appui sur la saison précédente pour prévoir semis, plantations et récoltes de l'année suivante. En scientifique qui se livre à une expérimentation, Pierrot tient des comptes et prend des notes depuis vingt ans, semaine après semaine, année après année, pour savoir s'il arrivera à payer son emprunt, s'il est rentable d'avoir des vaches de plein champ, sans étable, sans engrais chimiques, pour bien saisir l'évolution du comportement de ses vaches et de ses luzernières. Cet auto-enregistrement ne fait pas partie de la manière de faire de Myriam et Florian qui se distancient également du symétrique inverse : Eliette, cinquante ans, qui habite à quelques kilomètres de la yourte de Florian et Myriam, est adepte depuis une quinzaine d'années de l'évolution libre du sol et du glanage sauvage. Elle est rétive à toute forme de calcul, préférant vivre de peu et se laisser porter par les opportunités de récupération aux alentours, observer les plantes qui s'invitent dans son champ. Eliette revendique (au féminin assumé) un rapport de chasseuse-cueilleuse au monde, hostile à la mécanisation, à la rationalisation par la mise en chiffre. Elle a du reste souhaité que j'interrompe ma prise de notes durant l'entretien que nous avons fait ensemble.

A mi-chemin de ces deux options environnantes, Florian et Myriam n'échappent pas à la « raison graphique »⁸ et s'y soumettent pour être en règle avec l'administration fiscale pour ce qui concerne la vente de pain, mais ce n'est qu'une partie de ce qui les mobilise. La précision des chiffres collectés se base sur mes propres comptages et sur l'extraordinaire remémoration de Myriam et Florian en matière de prix, chacun s'étant spécialisé dans des postes d'activité distincts. Comme la quasi-totalité des achats se fait d'occasion ou procède de don et de récupération, les prix (presque toujours arrondis à la dizaine comme c'est l'usage), restent plus durablement en mémoire, puisqu'ils font l'objet d'une recherche comparative du meilleur prix et d'une négociation avec le vendeur. Soucieuse d'enquêter sur la viabilité de leur mode de vie, il m'a fallu, contrairement à eux, collecter les coûts d'investissements, en faire la somme, et pister de la même manière les bénéfices de tout ce qu'ils vendent.

J'aurais pu contourner l'absence de comptabilité en partie double par la solution de l'auto-remplissage d'un livre de comptes (papier ou en ligne) sur une période donnée. Étant donné le caractère *low-tech* de l'activité de Florian et Myriam (il n'y a pas toujours assez d'électricité accumulée dans la batterie du panneau solaire pour allumer l'ordinateur), mais aussi en raison de leur manque de disponibilité pour un travail d'écriture (que ce soit sur ordinateur ou sur papier), une telle objectivation par leurs soins n'était pas envisageable. La pluriactivité les occupe tout le jour et plus profondément encore, participe d'un rapport au monde – en présence. Les conversations téléphoniques et les mails écrits sont significativement brefs.

Combien de liquidité disposent Florian et Myriam au bout du compte ? Que leur reste-t-il à la fin du mois, tous frais déduits ? Il m'a fallu plusieurs années de traitement de données, pour répondre à ces questions microéconomiques basiques. C'est tout dire. Alors que certain.e.s salarié.e.s connaissent au centime près ce qui tombe tous les mois sur leur compte en banque, Myriam et Florian n'ont pas l'utilité d'une telle objectivation et n'utiliseront jamais mes comptages pour y voir clair dans la manière dont ils conduisent leur vie, qui n'est pas soumise à l'impératif de connaître la somme totale d'argent *in fine* dégagée. Ce n'est

⁸ Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

pourtant là ni de l'insouciance, ni du luxe (ils vivent en moyenne avec 1300 euros par mois pour trois, impôts déduits), mais bien un mode de vie adossé à une subsistance en nature, impliquant une centration de l'activité sur le travail vivrier, jalonnée d'opérations de mesure qui se saisissent dans le cours de la vie ordinaire. Si le couple ne tient pas de comptabilité proprement dite, il n'en pratique pas moins une estimation permanente, jonglant entre plusieurs systèmes de référence. La vigilance ethnocomptable permet de renseigner des appareillages hétérogènes au sein du couple (qui n'est pas toujours d'accord), selon chaque poste d'activité (qui prévoit une articulation variable entre marché capitaliste *high tech* et marché paysan *low tech*). Si les coûts d'investissement en argent dans ce mode de vie alternatif restent malgré tout, globalement, bas, qu'en est-il cependant en termes de temps ?

De la prise en compte des minutes à la saisie des rythmes

L'enquête ethnocomptable inclut des comptages horaires, mais là encore, il n'y a pas de règles *a priori*, il s'agit de trouver la méthode ajustée à son terrain d'enquête. Proposer de remplir un carnet journalier par tranche de dix minutes (comme c'est le cas dans l'enquête publique Emploi du temps de l'INSEE, sur de vastes échantillons) n'était pas concevable, étant donné la suractivité de Myriam et Florian. Il a tout de suite été entendu que ce serait ma partie, que j'extrapolerais à partir des journées observées. J'ai donc tenu un comptage précis du temps sur neuf journées, dans un souci de comparabilité avec la statistique publique qui fait des enquêtes « emplois du temps » sur 12 000 individus dans l'idée de bien comprendre les écarts accomplis par le ménage étudié : comment s'organise la division sexuée du travail ? Travailler à domicile et conjointement, est-ce faire la même activité et se trouver au même endroit ? Est-ce que quelque chose comme du temps de travail domestique, du temps de travail agricole et artisanal et du temps chômé peut malgré tout être circonscrit ? Est-ce que vivre en se passant des commodités prend du temps ou en libère ? Quand est-ce que les supposés « baba-cools » sont des baba-speed ?

La minute a été mon unité de mesure *in situ* et dans les reconstitutions *a posteriori* (à partir de temps moyens, préétablis, puisqu'il ne fut guère possible de tout chronométrer). J'aurais pu me contenter de faire des coups de sondes, mais je tenais à disposer d'un grand nombre de journées en partant d'un grain plus fin que l'enquête emploi du temps de l'INSEE afin de contrebalancer le fait de travailler sur un seul ménage par des données plus précises et d'intégrer la grande variabilité des tâches que requiert la pluriactivité, en tant qu'indépendant.e.s. Comment observer cependant deux adultes et un enfant en même temps ? Tous les terrains ethnographiques supposent des arbitrages et comme toujours, l'enquête est servie par le fait de ne pas avoir affaire à des taiseux. La reconstitution des agendas a été facilitée par le fait que Florian et Myriam passent leur temps à se raconter ce qu'ils font quand ils se croisent entre deux activités. Ces temps de « réunion » en plein air étaient à ce point récurrents que j'ai fini par les coder en « réunion de travail » selon le codage de l'INSEE.

Comment par ailleurs prendre des notes, interagir et voir tout ce qui se joue alors que mon point de vue n'est ni panoramique, ni affûté ?

« Je ne saurais pas dire quand Myriam est allée chercher cet œuf [d'oie]. Ce matin, très probablement, quand elle a su que Martin venait manger avec sa sœur. Elle l'aurait donc collecté ce matin et je ne l'aurais pas vu ? Ce midi, il a bien été question des poules qui ne font pas d'œufs en hiver, mais effectivement, il n'a pas été question des oies. Peu importe. Je ne vois pas comment je vais réussir à produire un emploi du temps relativement fiable de la pluriactivité de Florian et Myriam, alors que tant de gestes m'échappent. Certes, bien moins que dans les enquêtes emploi du temps de l'INSEE qui se contentent de tranches de dix minutes et ne prévoient qu'une activité principale et une activité secondaire. Dans le cas de Florian et Myriam, il sera

indispensable d'ajouter une tierce activité possible. Mais comment décrire ce ballet virtuose de menus gestes et coups d'œil qui font que l'eau chauffée, qu'on s'assure dans le même temps que le poêle a le ventre plein, tandis qu'à l'oreille, on sait que l'eau des légumes ne déborde pas encore, avec une attention toute particulière pour Lola qui touille à grands gestes la pâte, tout en râpant du comté avec une râpe manuelle qui à la moindre négligence, vous arrache la peau jusqu'au sang ? Activités silencieuses masquées par une très sérieuse discussion sur le programme chargé de la journée suivante. » (Journal d'enquête, 6 mars 2013)

L'intérêt de confectionner un emploi du temps est que les activités non renseignées deviennent saillantes, au moment du traitement des données, quand il manque des minutes à la journée, obligeant à reconstituer et comprendre l'énigme des chaînons manquants (du type manger un œuf d'oie que je n'ai pas vu collecter). Cela permet de prendre la mesure du hors champ et d'aiguiser son regard pour l'observation du séjour suivant. Si je n'avais pas eu en tête l'horizon d'une comparaison du cas étudié avec différentes populations extraites de l'enquête emploi du temps de l'INSEE, je n'aurais assurément pas prêté attention avec la même intensité aux temps de trajets, aux temps de pause, aux temps de « réunion », aux temps qui ne sont jamais purement domestiques, à la superposition des tâches (supérieure aux deux prévues par l'enquête de l'INSEE), et à l'enchaînement très rapide de certaines activités, du fait, entre autres, de vivre dans une pièce unique, où tout est à portée de main, et de cumuler différents systèmes sociotechniques (un habitat et une ferme, sans eau courante, ni électricité avec un petit élevage domestique et un certain nombre d'équipements motorisés). S'astreindre à des relevés d'activités permet de ne pas sous-estimer la fluidité de ce qui semble couler de source. Raisonner à la minute près confronte nécessairement à ce qui ne rentre pas dans les cases et oblige à changer de braquet. De la même manière que pister des transactions en argent permet de ne pas avoir de regard englobant sur les transactions en nature pour s'intéresser à l'art de la pesée et des effets de seuils, le minutage de l'activité (jusqu'à l'absurde) débouche sur l'analyse du rythme (lent ou rapide) du temps ressenti par les personnes investiguées, les enchaînements d'activité perçus comme continus ou discontinus, la densité des tâches superposées, les impératifs saisonniers, climatiques et d'incommensurables plages horaires indéfinies, inaccessibles à l'enquête.

En adaptant la méthode d'ethnocomptabilité à mon terrain, j'ai opté pour une observation tout à la fois intensive et maximaliste : en plus de prendre des notes sur le cours ordinaire des activités avec des verbatims, des indications horaires, j'ai profité de toutes les occasions durant lesquelles Myriam et/ou Florian étaient immobilisés (temps de trajet dans la voiture, repas, confection du pain au fournil), pour poser des questions factuelles et combler les trous de l'enquête budget/temps – ce qui donnait inmanquablement lieu à de nouveaux récits, le chiffrage étant indissociable d'une mise en intrigue. Autant dire que ce régime *non-stop* de collecte n'est tenable que quatre jours d'affilée. Au-delà, je n'avais plus de main pour noter, plus d'yeux pour voir, plus de cerveau pour comprendre, plus de sens de l'à-propos dans les interactions.

Enquêter sur des espace-temps en pleine nature, libérés des cadences du travail productiviste sans laisser de place au vide, à l'errance, au repos ou la rêverie, constitue un autre paradoxe de cette ethnographie. C'est là encore un résultat d'enquête : qui de part et d'autre peut accepter un tel régime ? Le tempo des journées de Myriam et Florian s'est emboîté au mien et inversement. Nous étions tous trois dans un rapport au temps intensifié, exigeant une grande attention au moindre geste. Tandis que j'ai dû écrire frénétiquement pour m'en rendre compte, Myriam et Florian usent d'autres aide-mémoires, en discutant, mais aussi en déambulant : ce qui n'était pour moi qu'un paysage était à leur yeux un véritable palimpseste, empli de signes à déchiffrer, leur dictant les tâches à faire et ne pas faire (fermer

la porte des poules, donner de l'eau aux tomates, réparer la faneuse entreposée dans le fond du champ etc.).

Fractionnement en postes d'activité comme un mode de restitution possible

L'ethnocomptabilité est une opération de traduction de manières de faire, qui, pour n'être ni écrites, ni toujours explicites, n'en restent pas moins très minutieuses et comptables : Myriam et Florian doivent arbitrer tous les jours sur les manières de distribuer leur force quotidienne, pour que du pain soit cuit dans le fournil, du lait soit traité à la main et des véhicules réparés à temps. Compter à la louche, en rythme de travail plutôt qu'en heures, en bénéfice brut plutôt que net, tous frais déduits, c'est bien compter. Mon objectif consiste à rendre lisibles aux non initiés ces opérations quotidiennes de distribution des tâches qui sont autant d'opérations de pesée de ce qui vaut la peine d'être fait à ce moment précis de la journée. J'ai pris le parti de proposer le récit intégral d'une dizaine de journées, décrites dans le détail (deux cents pages pour seulement une dizaine de jours) de la vie de boulangers-paysans, qui sillonnent du matin au soir leurs huit hectares, tambour battant, entre veaux, vaches, poules, miches de pain, abeilles, pousses de légumes et petits fruits, soin de leur fille Lola, visite des copains, marché de vente directe et occupation associative.

Un deuxième mode de restitution des données a consisté à proposer des visualisations, qui s'appréhendent d'un coup d'œil (schémas, graphes, inventaires, tableaux de compte). S'ouvre ici un embranchement en termes d'exposition analytique : faut-il commencer par présenter le fonctionnement complet de la ferme-boulangerie (qui ne saisit qu'au terme de l'enquête) ou faut-il au contraire étudier successivement les différents postes d'activité (alors même qu'ils n'ont de sens que rapportés les uns aux autres) ? Autrement dit, faut-il commencer par le tout, puis les parties ? J'ai suivi la règle comptable posée par Myriam : « On essaye que le revenu de la ferme soit à la ferme, que la boulangerie aille à la boulangerie. On a une pochette pour la ferme, une pochette pour la boulangerie », m'explique-t-elle (8 mars 2013).

Le fractionnement en poste d'activités correspond par ailleurs à une nette division du travail au sein du couple et à l'évolution même de leur installation fermière, avec l'ajout, année après année de nouveaux postes : tout a commencé avec la confection de pain et un poulailler qui s'est peu à peu agrandi ; il y a eu très vite la plantation du verger, un petit potager, quelques ruches, puis une serre, des petits fruits, un grand potager, des céréales, puis une vache à la naissance de Lola, des luzernières pour le foin, avec au moment où je commence l'enquête, l'acquisition de deux chèvres et d'une deuxième vache, en vue de faire des essais de fromagerie. Une telle gradation s'inscrit dans le droit fil de la tradition des petits paysans en polyculture-élevage, qui montent en charge au fur et à mesure de leurs économies, des opportunités à saisir et des capacités humaines à embrasser autant de domaines. Raisonner par poste d'activité, c'est par conséquent reprendre la logique même d'une installation progressive – et non d'un bloc (impliquant un emprunt pour l'achat de gros équipements), en correspondance avec un pilotage à vue, qui fonctionne par jeu d'essais et d'erreurs, et permet de ne pas surdimensionner ses activités. C'est aussi se donner l'occasion d'entrer dans le détail de l'outillage et du type d'action propre à chaque activité, en traitant chaque poste avec la même rigueur, indépendamment de sa position dans la hiérarchie des activités prioritaires pour le couple.

Des vies paysannes denses

Vient ensuite la figuration de la manière dont l'ensemble des postes d'activité tient ensemble, qui ne se dessine qu'au terme de l'enquête. C'est à ce moment-là qu'il devient

possible de qualifier le mode de vie investigué et de distinguer des régimes de complexité : quelle maîtrise et quelle connaissance directe les personnes investiguées ont-elles des cycles de vie qui les font vivre ? Quel est le niveau de recours à des professionnels rémunérés et de sollicitation de son réseau d'entraide ? Est-ce que les mondes qu'il est nécessaire d'articuler quotidiennement pour vivre sont reliés les uns aux autres par des usages multiples, des transferts et des recyclages de matière ? Ainsi par exemple les quatre brebis de Myriam et Florian donnent à la fois des agneaux, tondent l'herbe dans le verger et fournissent de la laine d'isolation. Pour avoir à titre comparatif fait trois jours d'investigation ethnocomptable - rapide et efficace - auprès de Martine, une personne vivant en ville dans une maison équipée, exerçant un travail salarié à plein temps, lui offrant les moyens de faire faire menus et grands travaux, avec des pratiques écologiques relevant de la consommation, j'ai pu attester qu'il n'y a pas un effet « méthode » (au sens où l'ethnocomptabilité serait un dispositif lourd qui tendrait à rajouter de la complexité) en étudiant à la loupe la moindre transaction, mais un effet « mode de vie ». Quand la part d'entraide, de bricolage, de réparation et de travail avec le monde ~~de~~ la nature est très élevée dans le budget-temps, s'ouvrent des boucles de réciprocité en tous sens. Le travail de subsistance n'est pas de l'« autosubsistance » (le préfixe « auto » laisse penser que l'on agit seul et pour soi), mais de l'« entre-subsistance ». Une telle (inter)connaissance des ressources et de capacités de régénération du monde vivant (animal, végétal, dans certains cas, les esprits de la terre) n'implique ni les mêmes opérations de comptages, ni les mêmes régimes d'attention, ni la même conception de la matérialité et du monde vivant que le travail de consommation finale qui s'appuie sur un haut niveau de division du travail, un faible concernement de l'amont et de l'aval de ce qui est consommé.

L'enquête ethnocomptable permet d'évaluer les portions de vie qui relèvent de l'un et de l'autre régime, ainsi que tous les paliers intermédiaires entre ces deux pôles, en opérant des distinctions selon les membres d'un même ménage, les moments de vie et les différents secteurs d'activités. Que l'ethnographie puisse contribuer à mettre en évidence ces articulations variables sans présumer de l'hégémonie industrialo-capitaliste, ni des atouts des commodités de la modernité, c'est un enjeu politique important : les vies (néo)paysannes comme les vies de débrouille-ne sont pas des vies simples et pauvres, au motif qu'elles seraient artisanales, bricolées et pratiqueraient des prélèvements directs, en nature, à destination de petits groupes (humains et non humains), tandis que les modes de vie citadins, modernes seraient plus complexes, parce que médiés par des circuits longs, de vastes organisations de travail, d'échange, desservant une population (humaines et machiniques) pléthorique.